



UN MEURTRE A LA CAMPAGNE

Quand on s'appelle Eugène Mangebois, qu'on est célibataire, âgé de trente-deux ans, arrivé le samedi soir des chantiers d'en haut, quand on porte chemise à plastron blanc, ceinture rouge et mouchoir de soie, que l'on a recueilli sur les rives de l'Outaouais tous les jurons déposés par les voyageurs depuis un quart de siècle, qu'est-ce que l'on fait, le dimanche après-midi ?

— On enfourche le *brun* et on va voir les filles, c'est-à-dire la fille du père Lemanche. C'est ce que fit Eugène, et c'est là que je le rencontrai pour la première fois.

Une vraie perle d'homme, ce père Lemanche ; toujours le mot pour rire et le petit coup d'appétit à boire à toute heure du jour et de la veillée ; pas avare des fruits savoureux de son jardin, et l'heureux père d'une jolie campagnarde, fière de ses dix-sept ans, de son épaisse chevelure noire et de ses deux joues gonflées et rouges, deux grosses pommes mûres du verger de son père. Pour ne pas dévoiler son nom, comment l'appellerais-je ? Mettons Rosine (entre-nous, son petit nom était Rose).

Sans vantardise, j'étais le bienvenu dans la famille Lemanche ; le père était généreux à mon égard et la fille me portait de l'amitié ; je les payais en retour par une reconnaissance tacite. L'arrivée d'Eugène Mangebois, raide, guindé, sûr de sa personne et confiant dans son prestige de voyageur, fit beaucoup plaisir au père Lemanche ; un voyageur, ça apporte beaucoup d'argent, ça sait se montrer dans le monde et ça raconte tant d'histoires drôles. A chaque visite chez le père Lemanche, j'étais assuré de rencontrer le fameux Eugène et, je ne tardai pas à m'apercevoir que celui-ci me regardait de travers, et que je baissais chaque jour d'un cran dans l'estime du bonhomme. J'avais pourtant une consolation ; Rosine n'aimait guère le voyageur ; il était si mal *engueulé*. Un dimanche soir, Rosine me dit :

— Nous allons avoir de l'orage !

Nous en avons eu, en effet, et de toutes les sortes. Eugène arriva plus tard que d'habitude, quelque peu émêché ; enfermé avec le bonhomme dans une chambre attendant au petit salon il me parut avaler rasade sur rasade et parler d'une voix très animée ; quelques bribes de leur conversation me firent dresser l'oreille :

— Je le tuerai, oui, je le tuerai... il faut que cela finisse, je n'en veux plus... c'est la dernière fois que je viens ici avec lui... quand je m'en retournerai, cette nuit, dans le bois de la "montée", ce sera la fin.

Toutes ces menaces étaient accompagnées de jurons et de blasphèmes. Rosine ne paraissait pas entendre, le bonhomme Lemanche riait tout bas ; il en voulait donc, lui aussi, à ma vie, il approuvait donc le projet meurtrier de celui qu'il appelait déjà son gendre. Je me levai avec l'intention de déclarer à ces hommes que je n'aimais pas Rosine, que j'étais prêt à me retirer pour ne plus revenir, mais l'amour-propre me retint, et, comme la soirée était déjà avancée, je m'appretai à partir. Eugène était déjà parti ; j'aurais pourtant voulu le devancer, mais il était trop tard. Avec la ferme conviction qu'un malheur allait m'arriver, que je ne la reverrais plus, je fis des adieux touchants à Rosine ; dans mon

émotion j'allai jusqu'à déclarer que je l'aimais, que j'aurais été heureux d'être le compagnon de sa vie, etc., enfin je ne savais plus ce que je disais. Je partis ; la nuit était noire, très noire, le tonnerre grondait au loin, quelques gouttes de pluie s'échappaient des nuages. Dans la brusque clarté des éclairs les grands arbres de la forêt me paraissaient des spectres géants me tendant des bras immenses. Une sueur froide me glaçait les tempes et j'avais peine à me soutenir sur mes jambes.

Certes, je ne suis pas plus poltron que le commun des mortels et, comprenant que la mort est une nécessité, je l'envisage assez froidement... de loin, mais là elle me paraissait trop proche. J'éprouvais les angoisses du misérable condamné à la mort et qui, ne connaissant pas l'heure de l'exécution, tremble dans sa cellule au moindre bruit dans le corridor. Un bruissement de feuille me donnait le frisson ; mon ennemi devait être là, quelque part derrière ce rocher, ou dans cette touffe de broussailles, prêt à fondre sur moi, un couteau à la main ou à m'envoyer une balle de revolver dans la tête.

Et tout cela, pourquoi ? Pour une jeune fille que je n'aimais pas, que je n'aurais jamais aimée. Vraiment, ma position, pour critique qu'elle était, me paraissait ridicule.

Tout à coup, oh ! bonheur, à travers le silonnement d'un éclair, je distinguai, à quelques centaines de pas devant moi, la silhouette d'un individu s'avancant lentement, dans la même direction que moi. Un compagnon de route, dans une semblable circonstance, c'était le salut, et je hâtai le pas pour le rejoindre. A ma grande stupeur, je reconnus de loin la voix d'Eugène, plus menaçante, plus terrible que jamais.

— Bon, c'est toi, tu n'iras pas plus loin...

Puis, un silence de quelques secondes, suivi d'une terrible détonation et de la chute d'un corps lourd sur le sol. Je restai anéanti, cloué sur place. Eugène Mangebois avait tué l'autre à ma place, l'autre, celui que j'avais vu marcher devant moi, et je l'entendais encore qui criait au milieu de blasphèmes :

— Tu es bien mort, là, tu ne me feras plus enrager, que les chiens te mangent.

Aller plus loin, courir au secours du malheureux s'il en était temps encore, je n'y songeai même pas—le meurtrier ne devait pas être loin encore. Je rebroussai donc chemin et me dirigeai à toute vitesse vers le village, criant : "au meurtre !" devant chaque maison. Mais le silence régnait partout, pas une croisée ne s'ouvrit, pas une tête ne se montra aux fenêtres. Je courus chez le médecin, il était absent ; un adjoint du coroner demeurait à quelques portes, j'entrai comme une bombe dans sa chambre et lui exposai l'affaire. Il m'écouta, encore à moitié endormi, me blâma de l'avoir dérangé dans son sommeil pour une affaire si peu pressante, après tout.

— Mais, lui dis-je, il n'est peut-être pas encore mort.

— Dans ce cas, c'est l'affaire du médecin.

Et il s'enfouit sous les couvertures. Exaspéré, hors de moi-même, je fis tant de tapage que bientôt tout le village se trouva sur pied. Les enfants, mi-vêtus, parcouraient les rues en pleurant ; les femmes embrassaient leurs maris, heureuses de les voir en vie ; les hommes criaient à la police, les jeunes gens, plus féroces, s'organisaient pour lyncher le meurtrier. Le médecin arriva dans le moment ; je le priai de se hâter, mais il me coupa la parole en disant :

— Si votre homme a été tué, il est mort.

Et, après cette réponse qui n'admettait pas de réplique, il alla déjeuner. Un reporter, en villégiature dans l'endroit, flairant une nou-

velle à sensation, télégraphia immédiatement à son journal, se réservant plusieurs colonnes d'espace. Le juge de paix fut d'avis qu'il fallait arrêter immédiatement le meurtrier et le conduire près du corps de sa victime ; il signa un mandat en conséquence et le transmit à l'huissier. Enfin, à huit heures, après une foule de pas et de démarches, le cortège, composé de l'adjoint coroner, du juge de paix, du médecin, de l'huissier, du journaliste et d'une foule d'hommes, femmes et enfants, se dirigea vers la résidence de Eugène Mangebois. Le gaillard dormait à poings fermés du lourd sommeil de l'ivresse, et aux premières paroles de l'huissier : " Je vous arrête pour avoir tué..." il l'interrompit en jurant :

— Oui, je l'ai tué, c'est mon affaire cela à moi, ça ne vous regarde pas, est-ce que l'on n'a pas le droit à présent de tuer son...

— Il avoue le misérable ! s'exclamèrent les femmes.

— Le droit de tuer, murmurèrent l'huissier et le juge de paix en haussant les épaules.

— Ces voyageurs, ça se croit tout permis ! dirent les jeunes filles.

— Vous n'aviez pas ce droit, Eugène Mangebois, dit solennellement le juge de paix, les lois divines et humaines vous défendent de tuer et vous êtes arrêté en conséquence.

— Mais il était méchant, il venait encore de me mordre...

— Il y a eu provocation, dit le journaliste en prenant des notes, l'affaire se corse.

— S'il y a eu provocation, fit le juge de paix, les juges apprécieront, en attendant, suivez-nous.

Comme Mangebois continuait à blasphémer, le coroner, pour éviter le scandale, lui fit mettre un baillon, et le cortège continua sa route vers le lieu du meurtre. Pendant le trajet, les pensées les plus affligeantes me vinrent à l'esprit. En voyant cet homme sous le poids d'une accusation aussi grave, en songeant au sort qui l'attendait, aux ennuis de tout genre que cette affaire allait me causer, au danger que j'avais couru moi-même, je pestais contre ma folle habitude d'aller rendre visite aux Lemanche, puis je me demandais avec effroi quelle était la victime, un parent peut-être, un ami, dans tous les cas un homme qui n'avait pas de raison de se faire tuer.

Nous arrivâmes enfin, lorsque le reporter s'écria :

— Les corbeaux ! les corbeaux à dépecer le cadavre !

Quelle scène ! Je vais la dessiner. Le cadavre déchiqueté, les corbeaux se disputant les lambeaux de chair, belle gravure pour accompagner mon article.

Les corbeaux étaient là, en effet, en grand nombre, mais ils s'envolèrent à notre arrivée, découvrant à nos yeux ébahis, le cadavre d'un... cheval, couché dans le fossé.

— Mais, oui, c'est mon cheval, dit Eugène à qui on avait enlevé son baillon ; une bonne bête, mais elle mordait et ruait trop... ça ne pouvait pas durer... je l'ai tué... quel mal y a-t-il à cela.

— Mais, dit le médecin qui perdait la tête, où donc est la victime, puis se tournant vers moi : Il ne vous a donc pas tué ?

— Mais non, pas moi, mais je croyais qu'il avait tué l'autre...

— Qui, l'autre ?

— Est-ce que je sais, moi, un homme.

— Allons, dit le juge de paix, on s'est moqué de la justice ; vous, Eugène Mangebois, que faites-vous ici, et vous, et vous.

Pour ma part, j'étais tout interloqué, et le fus bien davantage lorsque je vis arriver, à toute jambe, le père Lemanche, qui se jeta dans mes bras en répétant :

— Mon gendre ! mon gendre ! Oui, Rosine